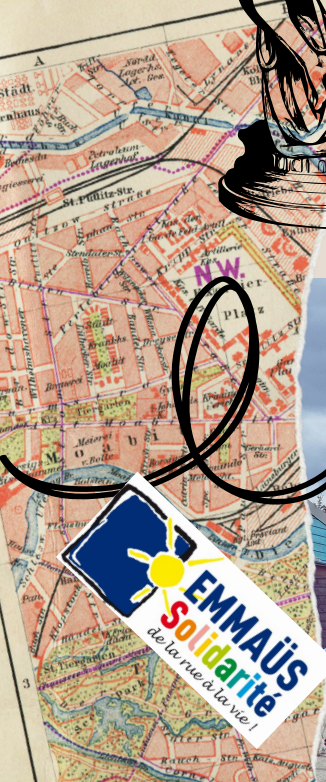


Ma semaine  
au CHUM



elle



## **Le CHUM d'Ivry-sur-Seine** Centre d'Hébergement d'Urgence pour Migrants

Implanté en 2018 à Ivry-sur-Seine, à l'initiative de la Ville de Paris et avec l'accompagnement d'Emmaüs Solidarité, le CHUM (Centre d'Hébergement d'Urgence pour Migrants) est un lieu unique en Europe. Conçu pour répondre à l'urgence des arrivées migratoires, il devait au départ être provisoire ; il est aujourd'hui devenu un espace de vie structuré et reconnu.

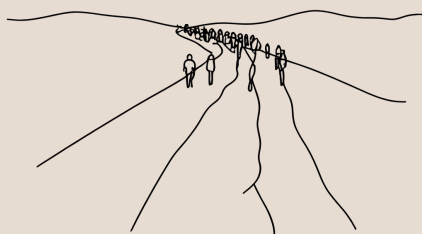
Le site accueille plusieurs centaines de personnes, venues de multiples pays et parcours, dont une grande proportion d'enfants et de familles. Ici, l'hébergement n'est pas seulement un toit : c'est un véritable village solidaire, pensé pour offrir un cadre de vie digne et accompagner les habitants dans leurs démarches.

Le CHUM est organisé comme une petite cité :

- Six rues bordées de modules en bois sur pilotis, qui accueillent familles, femmes seules ou mères avec enfants.
- Une école intégrée, de la maternelle au lycée, permettant aux enfants de renouer avec la scolarité dans un cadre adapté et plurilingue.
- Un pôle médico-social présent sur place pour répondre aux besoins de santé.
- Des yourtes collectives, au cœur du site, où sont servis les repas et où se déroulent de nombreux ateliers.
- Des espaces administratifs et sociaux, avec une équipe d'auxiliaires socio-éducatifs et de travailleurs sociaux, parlant plusieurs langues, accompagnant au quotidien les habitants dans leurs démarches et leur intégration.

Le CHUM n'est pas seulement un centre d'hébergement : il est aussi un laboratoire d'expériences humaines, culturelles et sociales. On y invente chaque jour des formes de solidarité, d'éducation, de soin, mais aussi de création artistique. Les enfants y dessinent, les familles y cuisinent, les artistes y rencontrent de nouveaux publics.

Lieu de passage mais aussi de reconstruction, le CHUM d'Ivry porte une ambition : permettre à chacun, quelles que soient son origine et son histoire, de retrouver un horizon d'avenir.



25 août 2025

## Première journée au CHUM

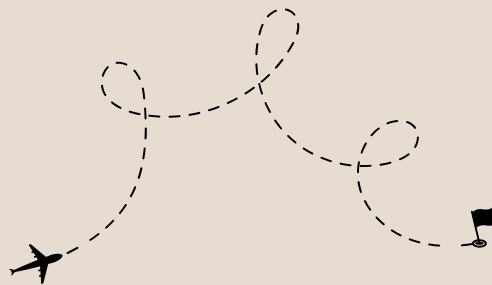
Il est 9h30 et déjà la chaleur écrase la ville. Je traverse la cour avec un mélange d'impatience et de nervosité. Théo m'accueille avec un grand sourire, chaleureux, presque familial, comme s'il savait qu'aujourd'hui marquait pour moi un début important. Il est animateur socio-culturel et sportif, les cheveux noirs, des yeux bleus aux longs cils, la petite trentaine, il me conduit à la yourte d'animation, la dernière au bout du centre. Deux journalistes nous attendent déjà. Ils seront là toute la semaine pour conduire des ateliers. Je discute avec eux : comment parviennent-ils à franchir la barrière des langues, des alphabets, des histoires trop lourdes pour être dites ? J'ose leur poser la question. Écrivent-ils à la place des gens ? N'y a-t-il pas là un risque de trahison ? Ils me répondent avec assurance : non, ce sont bien les mots des participants, leur écriture, leur voix. Je veux les croire.

À 10h00, la yourte est vide. Théo part en quête de participants dans les chambres. Je croise Marion, elle est coordinatrice socio-culturelle et sportive, grande blonde, la petite trentaine, athlétique, les traits fins et une chevelure à rendre Raiponce jalouse.

J'attends.

À 10h30, les premiers arrivent, un à un. (N.B peut-être faudra t-il commencer les ateliers vers 10h30 et pas le lundi, les participants ont peut-être le temps d'oublier entre temps)

- Ella, comédienne dans l'âme, drôle et vive, me parle de son souvenir des « Sœurs Chocolat ».
- Bintou, plus discrète, n'a pas le temps de se présenter vraiment.
- Sally, espiègle, dissipée, déjà rencontrée lors d'un atelier danse.
- Samira, peu concentrée, faisant des allers-retours, mais présente malgré tout.
- Et puis Mobina, jeune ado afghane, en colère, parle de son manque d'intimité au CHUM. Elle écrit remarquablement bien : l'atelier semble parfaitement adapté à son besoin.
- Enfin Irina, venue d'Ukraine, long récit de ses errances, de ses départs et retours. À ses côtés, Marko, son fils, bute contre la langue française, frustré, quittera l'atelier avant la fin.



Je découvre la méthode des journalistes : peu de notes, beaucoup de questions directes, franches, parfois abruptes. Les visages se ferment, se rouvrent, oscillant entre pudeur et désir de dire. C'est un véritable jeu d'équilibre. (N.B. Mais je me surprends à penser : encore une fois, on leur demande de fouiller leurs blessures, de dérouler leurs cicatrices. Est-ce nécessaire ? Je me demande si pour notre projet on ne devrait pas parler d'avenir, de joie, de possibles.)

Midi. L'atelier se termine. J'échappe à la chaleur dans les rayons d'un Lidl proche, grappillant de quoi améliorer mon casse-croûte. Couscous du « Petit Bleu ». L'ambiance est excellente entre les travailleurs : ça se charrie, ça se raconte ses vacances, ça rêve de la fête de l'Huma. Une vraie camaraderie joyeuse.

14H00, je m'invite plus longtemps que prévu à l'atelier allaitement. Il fait chaud dans la yourte on s'évente avec des prospectus, des femmes enceintes, des bébés minuscules, des corps lourds de fatigue et de désir d'apprendre, les questions fusent, on parle en français, Sabine que j'ai rencontrée plus tôt est là, c'est elle qui anime l'atelier, elle travaille auprès des femmes enceintes, la petite quarantaine, longs cheveux noirs zébrés de quelques fils d'argent attachés en une très longue queue basse, un léger accent d'Inde et des yeux d'un gris indéfinissable, une autre personne est là pour traduire en arabe, on se traduit les mots, on essaye de comprendre et de se comprendre. Peut-on manger de tout ? Quels bénéfices pour l'enfant ? Pour la mère ? Quand reprendre une vie intime ? Aminata une maman qui arrive bientôt à terme insiste, veut une réponse claire, une date. Mathilde, la sage-femme qui mène l'atelier avec Sabine, répond avec douceur : s'il faut donner une date alors, quatre à cinq semaines, le temps que les saignements s'arrêtent, mais surtout c'est quand le désir revient. Le sujet glisse, presque naturellement, vers le consentement.

Les mots résonnent fort : non, c'est non. Je lis dans leurs regards une surprise, une curiosité parfois teintée d'incrédulité. Elles disent que chez elles, cela ne fonctionne pas ainsi. Je leur dis que même ici, ce droit reste fragile, qu'il faut sans cesse le rappeler, le défendre. Je pense aux hommes, absents. Où peuvent-ils réfléchir, eux aussi, à cette notion nouvelle, à cette révolution intime ? Quel espace leur est offert ?

À 16h30, je traverse à nouveau la cour brûlante pour rejoindre une autre yourte. Cette fois, c'est le breakdance qui résonne. Trois jeunes animateurs, quinze enfants surexcités. Je m'assois en retrait, observe. Le désordre est joyeux mais épuisant : ça entre, ça sort, ça crie, ça rit. Les consignes s'éparpillent dans l'air lourd. Aucun blessé par miracle. Je compare : mes ateliers sont rigoureux, presque militaires, ceux-ci relèvent de l'animation, du jeu. Une autre énergie, un autre monde. Je pense surtout que les résultats attendus ne sont pas les mêmes. En création il y a une notion de progression, d'apprentissage, de résultat, de donner à voir, ici c'est surtout, enfin il me semble, la recherche du bien-être et de l'essai tenté pas besoin de le finaliser ou terminer le match.

À 18h00, Je suis rincée. Une première journée dense, pleine de rencontres et de réflexions. Hâte d'être demain.

## 26 Aout 2025 Deuxième journée au CHUM

9h30. J'arrive avec ma gourde de café, prête pour une journée placée sous le signe des réunions. Coup de chance : une place de parking m'attend pile devant l'entrée. Le trottoir est percé de grands arbustes en fleurs, des arbres à papillons, qui colorent un peu la chaleur déjà écrasante. À l'accueil, je croise Édouard, l'un des journalistes, et derrière la vitre de la sécurité, un vigile aux allures d'Apollon. Après vérification avec Marion, il me laisse entrer. La réunion est à 10h30. J'ai le temps d'avancer deux ou trois tâches, de vider ma boîte mail. Puis nous nous retrouvons.

- Mahamadou et Diabou pour les Vitry'haut,
- Théo et Marion pour le CHUM
- Louna et Jeanne pour le théâtre Jean Vilar.

Je raconte en quelques mots ma première journée, encore vive en moi, la machine à rêver se met en marche.

## Projets et envies

- Mahamadou souhaite travailler avec un groupe de jeunes (12-17 ans) autour de l'éloquence et de la prise de parole.
- Cela résonne avec les préoccupations de Théo et Marion autour de la langue et de l'écriture.
- Ensemble, nous dessinons l'idée d'un cabaret protéiforme et pluriculturel : maître.sse.s de cérémonie, accueil du public, tables dressées, repas, chant, paillettes... Une fête partagée.
- L'idée d'after et de prologues au CHUM et chez les Vitry'haut émerge, pour éviter le « one shot ».

## Publics et enjeux

- Mobiliser les seniors des Vitry'haut, les familles, les mamans.
- Question sensible : les hommes, grands absents, difficiles à capter. Nous réfléchissons longuement à eux. Peut-être un projet exclusivement masculin : ateliers par et pour les hommes, pourquoi pas dans les PMU. Un chantier complexe, mais nécessaire.

La réunion se termine, mais je garde en tête ces mots comme des cailloux blancs sur le chemin : cabaret, fête, éloquence, hommes invisibles.

Après la réunion, visite guidée du CHUM. C'est un lieu singulier, presque un village. Une école, de la maternelle au lycée, qui sert de sas aux enfants. Un endroit où certaines jeunes filles peuvent peu à peu retirer leur voile pour se préparer à l'école républicaine. Six rues avec des maisons sur pilotis de bois peint en bleu, des chambres pour familles entières ou mères isolées. Au centre, un pôle médico-social, les six yourtes pour les repas et les 2 pour les ateliers au bout de l'allée. À l'entrée, une fresque étrange sur l'école, l'administration, et toujours, derrière la grille, l'Apollon de la sécurité.

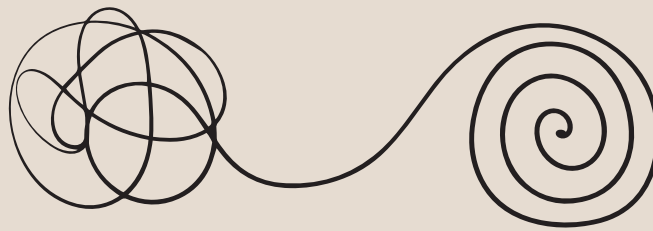


Le déjeuner est un petit festin : tiép au poulet, aloco. Mais l'essentiel est ailleurs. La table bruisse de conversations légères et profondes : vacances, cheveux blancs, amour, longévité des femmes célibataires, projets de théâtre itinérants. Un climat de camaraderie joyeuse où je me sens adoptée.

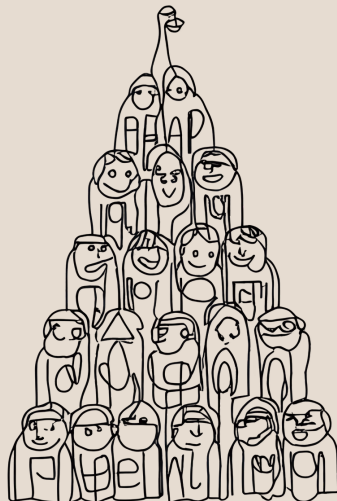
14h30, Sonia, la directrice remplaçante, la petite cinquantaine, cheveux longs, bruns parsemés de fils blancs, portant un maillot de foot, mène une réunion dense. Les sigles volent - SIAO, ASE, TS. Je m'y perds, apprends que « TS » signifie travailleurs sociaux et qu'« éviction » veut dire expulsion temporaire d'un résident. Tout un vocabulaire qui dit la rigueur et la fragilité de ce lieu. Derrière les acronymes, je découvre la réalité : des dizaines d'ASE, multilingues, qui tissent le lien avec les habitants. En fin de réunion : Sonia présente les nouvelles affectations des ASE (chaque équipe de trois en charge d'une rue pour un an).

À 15h30, je m'échappe vers la yourte du breakdance. Une heure d'observation. J'ai la sensation d'être en voyage dans un pays parallèle : tout semble familier et étranger à la fois. Les gestes, les mots, la musique... presque les miens, mais décalés, déformés. Je comprends à moitié les réponses des animateurs. Ce n'est pas ma langue, bien qu'elle y ressemble.

Demain, j'assisterai à la restitution, mais je leur laisserai leur espace : ma présence inquisitrice n'a pas à s'imposer.



Alors je marche vers la rue 6. Là, je rencontre des femmes soudanaises. Je dis que je viens d'Éthiopie. Elles me parlent comme si je pouvais comprendre. En un sens, nous sommes voisines, cousines. Une d'elles me passe un ami au téléphone, marié à une Éthiopienne, qui a des notions d'amharique. Nous rions. Autour de nous, des gamines roumaines jouent, me montrent leur chambre fraîche et spacieuse. Elles m'entourent, rient de mes cheveux blancs, s'amusent à les tresser. D'autres femmes se joignent à nous. On parle dans mille langues, on rit, on se touche, mes cheveux on l'air d'intriguer beaucoup ces dames, on se comprend sans se comprendre. Une vraie tour de Babel.



À 17h30, je retrouve Théo et Marion. Je leur raconte ma journée, ce sentiment d'avoir voyagé en « terre inconnue », d'avoir franchi un seuil vers un autre monde. Je sens qu'ils vont être de très bons collaborateurs sur ce projet car je sens que nous parlons pour le coup la même langue. On évoque le nombre de participants aux ateliers, l'encadrement, la notion de cadre.

18h10. Retour à Aubervilliers. Fatiguée, mais emplie de visages, de langues et de rires qui résonnent encore.

**27 août 2025**

### **Troisième journée au CHUM**

9h30. La chaleur me cueille une fois de plus dès l'entrée. Je retrouve Marion et Théo, inséparables complices. Ils m'annoncent qu'ils iront courir à midi, je suis heureuse qu'ils ne m'aient pas conviée à cette activité. J'aime leur connivence, leur vitalité.

10h00 Je retrouve Solène cheffe de service dans son bureau. Sa présence impressionne : peau brune, yeux en amande, un afro caramel enrubanné d'un foulard vif. Elle respire à la fois la chaleur, l'humour et la rigueur. Elle m'explique le CHUM, ses règles, ses habitants, sa spécificité. Elle me raconte qu'il fut construit en 2017, pensé comme provisoire. Pourtant, il est encore là. Un village debout au cœur du grand Paris, fragile et puissant. Une heure de conversation et de présentation généreusement accordée dans son planning chargé.

À 11h, je passe à l'école. Caroline la coordinatrice de l'école m'accueille. Encore une belle femme, un blond vénésien au-dessus des épaules, des lèvres à l'ourlet parfait et piercing au nez. Son fils balaie le sol, en préparation de la rentrée. Dans son bureau, dessins, cahiers, livres et crayons. Elle me décrit ses élèves : plurilingues, fragiles, marqués par l'exil. Elle me met en garde : ne pas venir avec des projets hermétiques, trop abstraits. Elle raconte les expériences passées : l'atelier tissage, qui n'a pas pris ; le manifeste sur le plancton, inaccessible à ces enfants en lutte avec le français. Et puis cette expérience heureuse avec un DJ. Elle me montre les vidéos : l'énergie est là, brute, joyeuse. Elle me conseille : faire des pauses, ménager leur attention. Je l'écoute, je me dis qu'elle sera une alliée précieuse.

À 12h30, déjeuner avec l'équipe. Label Gamelle a préparé le repas. Je pense à Eden, cette femme érythréenne que j'ai accompagnée dans son récit pour l'Ofpra il y a quelques années. Nous nous sommes appelées récemment, elle voulait que je l'aide à négocier son nouveau contrat à Label Gamelle justement. Elle est certainement derrière ces plats. Je souris intérieurement. Il faut que je goûte avant de partir du CHUM.



À 14h00, j'ai rendez-vous avec Antoine. Trente minutes volées à son agenda serré. Mèches rebelles, yeux francs, sourire discret, des grosses bagues aux doigts. Je tente de percer sa réserve. J'apprends qu'il était proche de la sœur de Lina, qu'il a commencé ici comme TSE, qu'il est aujourd'hui coordinateur pour les demandeurs d'asile. Il m'explique comment marche son accompagnement, les dublinés et les autres. J'essaie de le rencontrer au-delà de sa fonction, j'obtiens des aveux inattendus : il a vécu au Bénin durant un an. Il a beaucoup aimé. Mes souvenirs de mon séjour au Bénin au festival du FITEB me reviennent. J'ai pris une telle claque culturelle que le fait de savoir que cet homme au regard délicat y a vécu toute une année et qu'il ait kiffé ne me pousse pas à lui raconter mes aventures. J'apprends aussi qu'il a eu un groupe punk et aime la photo. J'imagine déjà comment ce talent pourrait rejaillir.

PUNK'S  
NOT  
DEAD

15h00. Moment de flottement, je rappelle la DRAC pour mon projet de camion-théâtre.

15h30. Restitution du breakdance. Plutôt une cérémonie intime entre enfants et animateurs. Je m'écarte, laisse l'instant leur appartenir. Je m'assois avec Adama, l'agent de sécurité. Conversation bouleversante : il me raconte son Sénégal, sa femme assistante sociale, l'école qu'il a fondée avec ses frères. Il me montre des photos, 700 enfants en uniforme bleu roi, alignés dans une cour ensoleillée. Et déjà, une deuxième école en projet. Derrière son gilet de sécurité, un bâtisseur d'avenir.

Puis je rencontre Demba, ASE mauritanien. Globe-trotter, passé par une vingtaine de pays. Nous échangeons autour de sa vie au Bénin, entre autres. Il a adoré, il y a vécu 2 ans. Visiblement c'est « Passion Bénin » au CHUM il va falloir peut-être que je bosse sur ma perméabilité au mysticisme et au vodou.

À 17h30, je termine ma journée avec Marion. Nous devons faire un débrief. Nous parlons finalement du Bénin et des intelligences artificielles. Un drôle de glissement. Mais au CHUM, rien n'est jamais prévu comme on l'imagine.



28 août 2025

## Quatrième journée au CHUM

Il est 14h00. J'entre au CHUM. Mon premier rendez-vous est avec Lina. Elle vit sa dernière semaine ici, après quatre années d'intense dévouement. Je la découvre : cheveux bruns raides en haute queue de cheval, tatouages sur les avant-bras, regard clair, presque lumineux. Son visage respire la disponibilité, la jeunesse, la force. Elle me parle de son rôle auprès des personnes relevant du droit commun. Sa voix est posée, passionnée.

Je comprends vite : c'est justement cette passion, cette disponibilité constante qui la pousse à partir. Le CHUM l'a dévorée. Elle veut reprendre souffle, rééquilibrer sa vie. Entre deux phrases, des habitants frappent à sa porte. Elle répond toujours avec le sourire, avant de revenir vers moi, comme si de rien n'était. Sa douceur me touche. Je pars après trente minutes, sans vouloir prendre davantage de son temps.

14h45 je rejoins la rue 6, bureau des TSE. Faustine m'attend. Grande silhouette mince, longs cheveux jusqu'aux hanches, teint pâle et sourire doux. Sa voix aussi est douce, presque maternelle. Elle me parle de son travail : accompagner les habitants dans la rédaction de leur récit pour l'OFPPRA. Mais je cherche autre chose, alors je détourne la conversation vers elle. Elle raconte ses expériences passées, des souvenirs lourds. Elle a choisi le CHUM parce qu'ici les familles ne sont pas rejetées dans la rue après un refus, parce qu'il y a tout : école, médecin, écoute.

Son bureau est tapissé de dessins, elle dit : « ce n'est que ceux d'aujourd'hui ». Une affiche me happe : l'évolution d'un dessin d'enfant selon le temps passé devant un écran. Effrayant. Faustine me dit la bataille quotidienne contre ce fléau, mais elle comprend aussi les parents épuisés et les enfants apaisés par un écran durant leur exil. J'admire cette justesse. Sous son apparence de madone, Faustine est boxeuse, compétitrice. Elle entraîne les femmes et les enfants le mardi soir. Contraste déroutant.



En sortant de chez Faustine je croise Béatrice (responsable du pôle action culturelle et jeune public au théâtre Jean Vilar) qui apparaît au bout de l'allée, bronzée, souriante de retour de vacances. Nous nous installons à l'ombre d'une yourte. Une femme met de la musique soudanaise sur son téléphone. Les notes flottent dans l'air chaud. Nous parlons de nos vacances avec Béatrice, du projet, du budget. Tout devient léger, amical, presque encore estival.

À 16h30, le pot de départ de Lina et Sonia. Bouquets de fleurs, glaces dans des cornets, hortensias, menthe fraîche. Les discours sont touchants. Je ressens encore une fois cette beauté propre au CHUM : la rigueur d'un lieu social et la chaleur d'une maison de famille.

Je parle rapidement avec Stéphanie, une femme aux cheveux blonds longs délavés par un été à la mer, elle a une voix douce et le rire facile, elle respire le soleil du sud et la gentillesse. Elle me parle des familles Roms qu'elle accompagne. Il y a des talents parmi eux, des chanteuses, des musiciens. Parfait pour notre cabaret !

Plus tard, avec Marion et Béatrice, nous parlons budget. Nous visons le champagne, mais nous savons qu'il faudra peut-être se contenter de Champomy. Je raccompagne Béatrice à la grille, tente de lui montrer l'Apollon à l'entrée tout en lui demandant des nouvelles de l'équipe du théâtre.



À 18h00, je retrouve une yourte pleine à craquer. Réunion de pré-rentree : Lina, Théo, Marion, Solène et Émilie annoncent les règles. Fournitures scolaires, couvre-feu pour les moins de 12 ans, importance du sommeil, nécessité de couper les écrans. « Finies les vacances ! » lance Émilie en riant. Les enfants sourient à moitié, partagés entre la liberté perdue et la rentrée qui arrive.

À 19h00, je croise Sonia dans la cuisine. Ses longs cheveux attachés dans un chignon flo. Elle nettoie de la céramique, un atelier qu'elle mène pour écrire le nom des rues du CHUM. Elle travaillait dans la mode, puis a bifurqué. Elle a remplacé la directrice en congé maternité. Sa voix s'anime quand elle me parle de ce qu'elle peut apporter au milieu associatif : réorganiser, mesurer, valoriser le travail. Mais derrière ses mots techniques, je sens la même passion que chez tous ici : celle de mettre ses forces au service des autres.

20h00. Je quitte le CHUM. Le ciel se teinte doucement, les voix et les rires du jour continuent de flotter dans l'air. Le CHUM m'accompagne comme une maison bruisante qui ne s'endort jamais.

29 août 2025

## Dernier jour au CHUM

La pluie accompagne mes pas ce matin, comme un rideau gris pour mon dernier jour ici. Le CHUM se découvre dans une atmosphère différente : plus feutrée, presque mélancolique.

9h30 Je retrouve Émilie. Elle n'est là que depuis juin, mais on dirait qu'elle a toujours fait partie des murs. Elle connaît chaque enfant, chaque parent par leur prénom. Elle déborde de vitalité, encore une belle femme, y'a que ça dans le CHUM, des cheveux noirs attachés en une queue haute aléatoire, des lunettes, le style sportif et no make-up comme Marion, des vêtements confortables. Elle me parle de son rôle auprès des 0-7 ans. Les chiffres me frappent : 47 % des habitants sont mineurs, dont 65 bébés de moins de 3 ans. Son bureau est tapissé de dessins. Elle me dit : « plus de coloriages pré-dessinés, je veux des feuilles blanches, pour qu'ils inventent. » Dans sa voix, la conviction qu'ici la créativité n'est pas un luxe, mais une nécessité vitale. Elle parle aussi des téléphones, ce fléau mais aussi ce doudou indispensable sur les routes d'exil. À côté de son bureau, il y a celui de Sabine que j'ai rencontré le premier jour à l'atelier allaitement. Ensemble, elles aident les femmes et les familles de la naissance à la petite enfance dans ce lieu de transit, leur donnant les outils pour s'autonomiser au moment de la sortie. Il est aussi question de cette notion d'autonomisation des parents. Des parents qui se reposent beaucoup sur des enfants et des enfants qui gèrent les soucis d'adultes bien trop tôt. Émilie me parle du rapport aux larmes et au lâché prise. C'est passionnant.

10h30 Je suis Émilie à la réunion de pré-rentrée. Caroline et les professeurs m'écoutent présenter le projet. Elles sont enthousiastes, ouvertes. Je sens une belle collaboration à venir.



À 12h00, Label Gamelle m'offre un déjeuner savoureux : poisson au curry, sauce à la menthe, donut au chocolat. Je pense à Eden, peut-être derrière ces plats, mon amie d'Érythrée. J'ai du temps devant moi, je peux parler avec les ASE (auxiliaires socio-éducatif) qui distribuent les repas. Smaïne me raconte ses expériences d'impro, de musique, de peinture. Je sens que chacun ici porte une créativité discrète, parfois cachée. Je sens l'envie de participer en tout cas et ça c'est trop chouette.

L'après-midi, un moment inattendu : le Laser Game. Ma première fois. Je compte sur la chance du débutant, sur un malentendu je peux, peut-être, ne pas être trop mauvaise. La pluie s'arrête, notre petit groupe de guerriers intergalactiques prend le bus pour la salle de jeu située dans une ville voisine. Un androïde sur un écran nous explique les règles du jeu, franchement y' en a plein ! J'essaie de les retenir, on s'harnache de notre gilet et de notre pistolet. Il y a une vraie effervescence. On entre dans la salle 5,4,3,2,1 c'est parti... rire, cris, sueur. On fait 2 parties, Bon ben j'ai été brillante. Les vanes fusent, ça se charrie entre animateur et ado. Très belle ambiance, je pense qu'en terme éducatif ce n'est pas certain que le laser Game soit la première chose à laquelle on pense mais en éducaKIFFE c'est jackpot.

Le retour se fait sous la pluie. Goûter avec l'équipe. Cornet vanille-chocolat, éclats de voix autour de comédies musicales : Bodyguard et Moulin Rouge la team pour ou contre, La La Land trop white, Hair et Grease des classiques, The Greatest Showman et This is us à fond sur un téléphone. Les désaccords, les passions. L'ambiance est joyeuse, presque familiale.

**18h00.** C'est l'heure de dire au revoir. Une soirée quinquette se prépare pour Lina et Sonia. Pour moi, c'est la fin. Le ciel reste gris, mais en moi tout est lumineux. Le CHUM restera.

Malou Vigier  
Journal de bord d'une semaine au CHUM  
Du 25 au 29 août 2025  
Centre d'Hébergement d'Urgence pour Migrants  
Première étape d'un projet co-construit avec le Théâtre Jean Vilar de Vitry/Seine,  
La Maison des Vitry-Haut, le CHUM  
et le cie Halem

